Digitized by Google



Digitized by Google

1.

LOLA MONTÈS

AVENTURES

DE

LA CÉLÈBRE DANSEUSE

RACONTÉES PAR ELLE-MÊME,

AVEC SON PORTRAIT

Et un FAC-SIMILE de son écriture.

PRIX : 30 CENTIMES.

PARIS,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1847

Digitized by Google

Digitized by Google

MANIÈRE DE PRÉFACE.

Si j'étais une Staël ou une Georges Sand, j'écrirais sur ma vie plusieurs douzaines de romans en quatre volumes dans lesquels je me mettrais en scène et me poserais en héroïne, comme l'ont fait si souvent ces illustres *hommes* de lettres que les petits écrivains de pacotille appellent dédaigneusement des *bas-bleus*.

Que n'ai-je le mollet assez puissant pour pouvoir chausser un pareil bas! A la place du poignard que je porte à la jarretière, je mettrais une bonne plume de Tolède et je me croirais plus forte ainsi armée que mes ennemis les

Digitized by Google

Jésuites tous réunis, quoiqu'ils soient bien nombreux! hélas!

C'est égal, ô vous toutes dont j'ose me dire la sœur, en virilité d'âme, sinon en talent, Longueville, Maintenon, Pompadour, Roland, Staël, Sand, inspirez-moi, donnez-moi l'esprit et les moyens nécessaires pour achever l'œuvre que j'ai entreprise, et pour plaider convenablement ma cause contre les agents de l'odieuse compagnie qui espère en vain me faire perdre courage à force de persécutions!

Faites que je sache résumer en quelques pages les volumes d'idées qui fermentent dans ma petite tête espagnole, esquisser en peu de mots les hommes et les choses que j'ai vus. J'en ai tant vu!

Oh! s'il s'agissait de danser tout cela, comme je serais plus à mon aise! Pourquoi faut-il que mes indignes contemporains ne comprennent pas encore le langage expressif et poétique d'un tour de cheville, d'un rond de jambe et d'un battement de castagnettes, et qu'ils me réduisent, moi, Lola, la danseuse, à descendre jusqu'à la vile prose!

I

Ma naissance. — Les Jésuites. — Mes premiers pas. — L'amour d'un singulier hidalgo. — Ce qui lui arriva. — Mon enlèvement.

On s'est plu à faire de moi une Gitana, une Bohémienne; on m'a fait naître soit en France, soit en Ecosse; je pourrais presque croire que plusieurs nations sont disposées à se disputer la gloire de m'avoir donné le jour. Afin de leur éviter cette peine, je vais apprendre au monde que je n'ai pas d'autre patrie que Gétafe, petit endroit situé près de Séville, le plus beau pays de mes belles Espagnes!

C'est à Séville que j'ai été baptisée, au grand désespoir du curé de Gétafe, qui tenait infiniment à faire mon baptême, sans doute parce que mon père, don Montez Gonzalez, et ma mère, dona Paquita Umbro Sos, avaient amassé quelque fortune, bien qu'ils eussent été, je crois, toujours honnêtes. Mais le curé de Gétafe était de la compagnie de Jésus, et mon père, qui m'a probablement transmis cette haine avec son sang, abhorrait les Jésuites. Le curé qui me baptisa était, à ce que m'a toujours dit mon

Google

père, un excellent prêtre, qui haïssait les Jésuites, sans toutefois oser le dire bien haut. En Espagne ces choses-là ne se disent que très-bas!

Le curé de Gétafe chercha à se venger. Il commença par nuire à mon père, en engageant les fermiers qu'il confessait à ne pas le payer. Puis un beau jour un des fermiers s'enfuit, après avoir mis le feu à la maison. Moi, j'étais endormie dans mon berceau, j'avais à peine deux mois, je fus sauvée des flammes comme par miracle. Mon père m'a raconté plus tard cette histoire; il a toujours cru, et moi je crois encore que ce désastre était l'effet des vengeances du curé de Gétafe. Vous voyez que les Jésuites ont commencé de bonne heure à me persécuter.

Don Gonzalez était ruiné ou à peu près; il réunit les debris de sa fortune, et s'expatria pour éviter le Jésuite. Il alla s'établir à Cadix et se fit négociant. Quant à moi, l'on me mit en nourrice à Pampelune, village situé à pen de distance de Cadix.

A l'âge de quatre ans je fus mise à l'école, et l'on chercha à m'apprendre à lire. On y réussit fort difficilement; j'envoyais promener tous mes maîtres pour me livrer à mon aise à l'étude des castagnettes et danser des boleros sur la grande place de Cadix. Dès cette époque, toute la ville me connaissait; on cherchait à m'attirer dans toutes les maisons, et l'on me comblait de sucreries pour me décider à danser; ce qu'on obtenait sans avoir besoin de beaucoup d'insistance. Je n'ai jamais aimé à me faire

prier pour les choses que je suis décidée d'avance à accorder.

Je grandis dans ces bonnes dispositions, et malgré mon goût exclusif pour lo fandango et les jotas, j'appris un peu de français, d'allemand et d'anglais. A quinze ans, je commençais à devenir une personne assez considérable; les jeunes gens me regardaient beaucoup, les vieillards me comblaient de compliments. Je ne dansais plus sur la grande place, bien entendu, mais je dansais dans les bals auxquels j'étais invitée, et j'embrouillais toutes les danses réglées; j'aimais et j'aime encore à danser toute seule; je voudrais même pouvoir me passer de musique. La mesure me gêne. J'aime tant la liberté!

Il venait chez nous un vieil hidalgo dont les yeux semblaient me dévorer. Un jour que mon père et ma mère étaient absents, l'antique drôle me fit danser seule devant lui. Pendant que je sautais, entraînée par le plaisir que me causaient mes gambades, le vieillard, transporté et rajeuni par l'expression de mes poses, s'approcha de moi, me saisit par la taille, me mit sur ses genoux et entreprit de m'embrasser. Heureusement j'avais appris en même temps qu'à jouer des castagnettes, à jouer un peu du couteau; je lui plantai une lame dans le mollet. Il s'en alla faire guérir sa blessure.

Le lendemain, mon père apprit que cet hidalgo passionné était un jésuite déguisé qui avait formé le projet de me séduire et de m'enlever.

Digitized by Google

Peu de temps après, un maître de ballets se présenta à la maison, et demanda à mon père la permission de me voir danser. J'exécutai devant lui un pas de mon invention qui parut le plonger dans le ravissement. Alors, il déploya un parchemin, et dit qu'il était chargé de recruter de bonnes danseuses pour la Cour. Il proposa un prix considérable pour mon engagement; mon père, qui m'aimait beaucoup et qui ne faisait pas très-bien ses affaires, consentit facilement à ce marché : un traité fut signé, et il demeura convenu que je partirais dès le lendemain pour Madrid, avec ma nourrice qui me servirait de duègne.

Après des adieux déchirants faits à mon père et à ma mère, nous partîmes en effet, le maître de ballets, ma nourrice et moi, dans une excellente chaise de poste. Je remarquai que, pendant tout le voyage, une berline nous suivait d'assez près, s'arrêtant où nous nous arrêtions; on aurait dit qu'elle nous surveillait. Nous marchions très-vite, et cependant le voyage avait duré plus de quinze ours, que nous n'étions pas encore à Madrid, cette grande capitale que j'étais si impatiente de voir.

Je commençais à menacer mon maître de ballets, de le traiter comme le vieil hidalgo, par le couteau dans le mollet, lorsqu'il me dit que nous étions arrivés.

Nous descendîmes dans un très-bel hôtel. En traversant la cour, je trouvai qu'il faisait beaucoup moins chaud qu'à Cadix, et il me sembla que le ciel gris que je voyais n'était plus le beau ciel azuré de mon Espagne.

Digitized by Google

II

Berlin. — Le vieux jésuite. — Je veux danser. — Lutte terrible. — Je découvre que je suis jolie. — Eloge de la beauté. — Je débute. — Comment je comprends l'amour. — Cravachement des gendarmes. — Ma fuite. — Frantz Liszt.

On m'introduisit dans un appartement assez richement décoré, où je trouvai tout ce qui pouvait m'être nécessaire, souper, lit, femme de service. En soupant, j'interrogeai mes gens ; aucun d'eux ne voulut me répondre; ils semblaient même ne pas m'entendre. Ma nourrice paraissait étonnée du luxe qui nous entourait; je l'interrogeai, et elle me dit qu'elle ne comprenait rien à tout cela.

Je me couchai enfin, espérant que le lendemain m'apporterait des éclaircissements. Cependant je passai une nuit très agitée. Le matin, la fatigue avait fini par m'endormir assez profondément, lorsque tout à coup je fus réveillée en sursaut par une voix qui m'était bien connue : c'était celle de mon vieil hidalgo, de celui dont j'avais si bien découpé le mollet. — Jamais je n'ai eu peur de rien ni de personne.—Je lui demandai ce que cela voulait dire.

— Cela veut dire, ma belle enfant, que vous allez être, si vous le voulez, me répondit-il, la plus heureuse des femmes. Je vons aime, je vous ai enlevée, et nous sommes ici à Berlin.

—Comment, à Berlin ? en Prusse ? Ah ça ! mais, affreux

jésuite, repris-je furieuse, mais non émue, qu'est-ce donc que cet ordre de la Conr, ce maître des ballets

— Le maître des ballets est un de mes domestiques, l'ordre avait été obtenu par moi. Maintenant, vous voyez bien que vous êtes en mon pouvoir!

— En votre pouvoir, lui répondis-je, en lui riant au nez. Et pourquoi donc, vieil imbécile! Est-ce qu'à Berlin on n'est pas libre comme en tout autre pays du monde, de se débarrasser d'un vieillard gênant. On m'avait proposé de me faire danser à Madrid, pour la Cour d'Espagne; on m'a trompée, et l'on m'a amenée à Berlin. Eh bien! qu'à cela ne tienne, je danserai pour le roi de Prusse, voilà tout.

— Oh! vous êtes bien toujours la fière et magnifique andalouse! s'écria le jésuite, en se précipitant vers mon lit.

— Ah! infâme gredin, lui dis-je, en saisissant un flambeau, tu ne sais pas à qui tu as affaire.

Il s'arrêta. Moi, je sautai à bas de mon lit; le vieillard se mit à genoux et m'adressa des supplications, en pleurnichant. Je n'y fis pas même attention. J'allai tout droit au fauteuil sur lequel j'avais jeté ma robe. Je détachai de ma ceinture mon poignard et le levant sur le misérable.

— Sortez d'ici, lui dis-je, je ne serai pas longtemps à vous suivre. J'irai me mettre sous la protection des lois de ce pays, et nous verrons si vous aurez l'audace de me persécuter encore.

Il essaya de me fléchir par de nouvelles protestations, mais je fus inflexible et je le mis à la porte.

Je sonnai, j'interrogeai mes gens qui ne me répondirent pas plus qu'ils n'avaient fait la veille; cependant un d'eux, à qui je donnai une des quatre pièces d'or qui composaient le petit trésor caché que j'avais emporté de Cadix, consentit à me dire en allemand, que ma nourrice avait été, pendant la nuit, transportée dans la chaise de poste et devait rouler en ce moment sur la route d'Espagne. C'est au moins ce que le peu d'allemand que j'avais appris me permit de comprendre dans le long discours que me fit cette femme de chambre tudesque.

Je me trouvai donc seule à Berlin, presque dépourvue d'argent, mais riche de force d'âme et de volonté. Un être intelligent qui possède ces deux trésors est toujours sûr de se tirer d'affaire. Toute autre femme à ma place se serait trouvée dans l'embarras, et se serait mise à pleurer, peut-être. Moi, je ne perdis pas mon temps à cette stupide occupation, que je n'ai jamais connue, et qu'il faut laisser aux vieillards amoureux, aux enfants et aux femmes qui ont le cœur trop faible.

Je fis un petit paquet des quelques hardes que j'avais emportées, et je descendis. Sous le vestibule, je retrouvai l'horrible vieux qui me supplia de nouveau; je lui ordonnai de me faire ouvrir la porte de l'hôtel. Il me fit, en sanglotant, une foule d'offres, de propositions diverses; je ne l'écoutai point. Seulement, je ne pus m'empêcher de me

mettre à rire comme une folle quand il me dit qu'il serait capable de m'épouser, si je l'exigeais.

Lorsque je fus dehors, tenant d'une main mon paquet et de l'autre mon éventail que je ne quitte jamais, je cherchai à m'orienter ; j'étais dans une sorte de faubourg. La maison de laquelle je sortais était isolée ; cependant je voyais une agglomération de maisons à quelque distance. Je me dirigeai de ce côté, et je demandai, en mauvais allemand, au premier passant, le chemin de Berlin. Il me l'indiqua et je me rendis bravement à pied jusqu'à la ville.

Je m'arrêtai au premier hôtel garni que je trouvai, et j'y pris une chambre. Là, je rajustai ma toilette, et je demandai qu'on me conduisît chez le directeur du théâtre où se représentaient les ballets.

Cet homme, M. D....n, m'accueillit on ne peut mieux ; il me fit mille compliments, et, sans accepter précisément mes offres de services, m'invita à venir, le soir, dans sa loge, voir danser sa troupe.

Vers sept heures, il m'envoya chercher dans sa voiture. J'entrai dans sa loge, et je remarquai, au bout d'un instant, que toutes les lorgnettes et tous les yeux étaient fixés sur moi.

— Pourquoi me regarde-t-on ainsi, lui demandai-je ; est-ce que mon costume est indécent ?

— Oh ! me répondit-il, vous êtes si jolie!

Le vieil hidalgo me l'avait bien dit, mais j'avais à peine fait attention à cette parole. Je me regardai dans une

glace ; je regardai ensuite toutes les autres femmes qui étaient dans la salle et les actrices qui occupaient la scène, et je reconnus qu'en effet j'étais plus jolie que tout ce monde-là.

A la fin du spectacle, le directeur me demanda ce que je pensais de ses danseuses.

— Tous ces malheureux, lui répondis-je, font des efforts inouis pour se disloquer le corps et se tordre les pieds en mesure, mais pas un seul ne se doute de ce que c'est que la danse. Faites-moi débuter, et vous verrez

Rentrée chez moi, je m'examinai en détail dans une psyché, meuble suranné qui est encore de mode dans les hôtels garnis de Berlin, et je conclus de cet examen que j'étais réellement très-jolie. Être jolie ! Quelle puissance et quel élément de bonheur ! N'avoir qu'à paraître pour attirer les regards, les hommages, exciter l'amour, l'enthousiasme! Voir sur son passage saluer sa beauté, comme on salue le génie d'un grand homme. Dominer la foule avec un mouvement de deux beaux yeux, comme un homme supérieur la domine avec l'éclat de sa parole ou l'éloquence de son geste ! Qu'il est donc beau de pouvoir se dire : je suis jolie et je le sais. La beauté est un diadème, un insigne de royauté que les hommes n'ont jamais pu méconnaître. Royauté de droit divin, s'il en fut, car c'est la Providence qui marque au front les élues auxquelles elle confie cette puissance, la plus réelle et la plus magnifique de toutes les puissances, pour peu qu'on sache

en user. Royauté fragile, peut-être, mais moins fragile assurément que les trônes des monarques. Car elle laisse presque toujours des traces sur les fronts qu'elle a couronnés et des souvenirs impérissables dans les cœurs qu'elle a enchaînés !

Je me couchai, je m'endormis en m'enivrant de toutes mes idées sur la beauté. Les rêves les plus dorés vinrent visiter mon sommeil.

Le lendemain, je fus accablée de lettres d'amour et de visites. Une séance de trois heures dans un théâtre avait suffi pour me rendre célèbre et me faire connaître de tout Berlin. Je reçus tout le monde avec politesse, mais sans donner d'espérances à personne ; tous les gens qui m'avaient visitée étaient bêtes et fades.

Le directeur du théâtre vint aussi me voir et m'offrit son amour : je n'en avais que faire ; cependant, je ne le rebutai pas, car je voulais à toute force débuter. Je lui proposai de danser devant lui une cachucha. Il me dit que j'étais ravissante, mais que je n'aurais aucun succès à son théâtre ; cependant, comme j'insistais pour y paraître, il consentit à mon début en m'imposant des conditions qui me déplaisaient fort.

Je débutai enfin, et je dois avouer que je n'eus aucun succès. Je n'en fus point surprise, en songeant aux dislocations auxquelles le public était habitué. On rit beaucoup de ma danse, on me jeta des bouquets, et le lendemain je reçus soixante-onze déclarations d'amour, dont vingt-trois

étaient en vers, — en vers allemands, circonstance doublement aggravante.

Le directeur chercha à me consoler; je l'envoyai promener et je lui déclarai qu'il fallait absolument imposer au public un nouveau goût en fait de danse. Il voulut discuter; je lui dis alors qu'il ne devait point se mêler de m'aimer s'il n'était pas disposé à faire tout ce que je voudrais, à se laisser diriger par moi. Il réclama, essaya de faire du sentiment, me demanda si je ne l'aimais pas un peu.

— Moi, lui répondis-je, vous aimer! et pourquoi donc, je vous prie? Est-ce que les femmes sont faites pour aimer? Quand elles consentent à se laisser aimer par vous, c'est déjà beaucoup; que cela vous suffise, n'en demandez pas davantage. Ah! les voilà bien, ces hommes, parce qu'ils se sont arrogé le pouvoir de faire les lois, ils se figurent qu'ils doivent être toujours les maîtres. Apprenez qu'au dessus des lois, il y a une puissance qui se moque d'elles; cette puissance, c'est l'amour. Dans la société les hommes sont les parlements; dans une monarchie, les femmes sont les rois absolus. Voilà ma couronne, ajoutai-je en lui montrant mes yeux, et quand j'ai à punir, voici mon sceptre, et je détachai mon poignard de ma jarretière.

Le directeur s'en alla un peu confus.

Le fait est que je ne comprends pas l'amour autrement que je viens de le dire. On assure pourtant qu'il y a des

Digitized by Google

femmes assez sottes pour aimer des hommes et se laisser dominer par eux. C'est qu'alors les rôles sont intervertis. Quant à moi, je n'ai jamais cru à ces exceptions.

Je fus courtisée ensuite par un chambellan à qui j'ordonnai de me conduire à la Cour. Comme il agissait trop lentement à mon gré, je voulus préparer les grandes dames à cette révolution en prenant le pas sur elles à la promenade. Mon cocher refusa de se rendre responsable de cette témérité : je montai moi-même sur le siége ; quelques gendarmes voulurent s'opposer à mon passage, je leur festonnai le visage avec quelques coups de fouet et je fis partir mes chevaux au grand galop.

Le lendemain, il y eut émeute à ma porte ; j'appris par une lettre anonyme que les Jésuites, mes ennemis acharnés, avaient poussé tous les gendarmes de Berlin à venir venger sur moi l'injure faite à quelques-uns d'eux. Je ne voulus m'exposer ni à la brutalité de cette populace, ni aux intrigues des Jésuites. Je pris subitement le parti de fuir par une petite porte du jardin. D'ailleurs, j'en avais assez de mon chambellan. C'était un homme obéissant, mais d'une faiblesse trop banale ; il subissait volontiers l'influence de tout le monde. Je veux qu'on ne soit faible que pour moi.

Je partis pour la France, pays de liberté. Là, au moins, me dis-je, on comprendra peut-être ma danse et je ne trouverai pas de Jésuites.

En route, je rencontrai Frantz Liszt, le prodigieux pia-

Digitized by Google

niste. En apprenant la révolution qu'il avait su faire dans l'art du piano, j'espérai qu'il m'aiderait à opérer un mouvement analogue dans l'art de la danse. Je renonçai à visiter immédiatement la France et je parcourus avec lui plusieurs villes d'Allemagne. Enivré de ses succès comme musicien, il semblait peu goûter mes idées de réforme chorégraphique.

Je reconnus un peu tard que je n'avais aucun parti à tirer de ce fier connétable ès-piano, et je le quittai pour reprendre le chemin de Paris.

III

Paris. — Moi de M. Alexandre Dumas. — Les journalistes. — J. Janin. — Fiorentino. — Théophile Gautier. — Amédée Achard. — Rolle. — M. Léon Pillet. — Mme Stoltz. — Mes débuts à l'Opéra. — Ma jarretière. — Mes succès dans le monde. — Les banquiers. — Mon projet de théâtre. — Mon cavalier servant. — Encore les Jésuites. — M. E. Sue. — Mon départ.

Je trouvai Paris encore ému de mon affaire de gendarmes. Tous les gens que je visitai m'en parlèrent comme d'une chose extraordinaire. Je me contentai d'en rire avec eux; mais je m'empressai de ramener la conversation vers le but chorégraphique de mon voyage. On m'assura que la puissance la plus influente pour me mettre à même de débuter à l'Opéra, comme j'en avais l'intention, était le journalisme. J'allai donc voir les journalistes.

Je les trouvai presque tous fort aimables ; quelques-uns eurent le bon goût de ne pas me parler de mon affaire de Berlin ; d'autres, M. Alexandre Dumas en particulier, convinrent que je m'étais conduite avec les gendarmes prussiens en véritable *gentilhomme!*

Janin me reçut sans façon, comme il eût fait d'un camarade.

Fiorentino me promit les bonnes grâces du *Corsaire-Satan*, et n'y mit aucune condition ; Gautier n'en mit pas davantage aux sympathies de *la Presse;* Amédée Achard mit à mes pieds le feuilleton du *Courrier-Français,* me protestant du plaisir qu'il aurait à voir enfin danser *en espagnol;* Rolle me promit que *le Constitutionnel* me vengerait dignement des Jésuites.

Après les journalistes j'allai voir le directeur et les artistes de l'Opéra. Je trouvai M. Pillet et tous ses pensionnaires on ne peut mieux disposés pour moi. Mme Stoltz me fit force compliments. On consentit à mes débuts à première vue.

Hélas ! là comme à Berlin, j'obtins le fiasco le plus complet. On me jeta des bouquets et on se moqua de moi. Cependant j'avais fait un tour charmant ; en dansant, j'avais dénoué ma jarretière, et, après l'avoir déchirée à l'aide de mes dents et de mes mains, j'en avais jeté les morceaux aux dilettanti de l'orchestre. Pour ne pas comprendre cet apologue chorégraphique, il fallut que tous ces gens-là fussent sourds au langage de la danse.

J'ai vu, du reste, à leur admiration pour Carlotta Grisi, es sœurs Dumilâtre et autres artistes en dislocation, qu'ils n'entendaient rien à l'art véritable.

Mes succès dans le monde devaient me consoler de mes malheurs de théâtre. Chaque fois que j'allais au spectacle, tous les regards se tournaient du côté de ma loge; j'étais adulée par ce qu'il y avait de plus illustre dans les lettres, dans les arts, dans la banque. Plusieurs banquiers me firent leur coúr. Je leur proposai de fonder une société en commandite pour l'exploitation d'un théâtre, sur lequel je me chargeais, à moi toute seule, de faire triompher la danse d'inspiration, la danse improvisée, la danse naturelle, la danse anti-jésuitique, à laquelle il fallait initier le goût égaré du public. Un seul consentit à tenter l'entreprise.

En attendant qu'il réussît à obtenir le privilége indispensable à tout entrepreneur de théâtre, chez le peuple français, peuple de braves et d'hommes libres, je faisais les beaux jours des spectacles, des bals publics, des promenades; je recevais chez moi, en présence du banquier qui s'était chargé de consacrer un théâtre à mon génie chorégraphique, la fleur du journalisme français. Le babil de ces bons petits écrivains m'amusait.

Comme le banquier avait peur de se compromettre en se promenant avec moi, j'avais choisi pour cavalier servant le seul de tous les habitués de mon salon qui ne lui inspirât pas de jalousie. C'était un excellent garçon au me-

ral, qui avait en outre l'avantage d'être excessivement laid. Pour toute immunité de ses peines et soins, il se contentait de se croire en bonne fortune, et il tâchait de faire partager aux autres cette opinion. Je savais tout cela; mais je confesse que j'y tenais fort peu ; il m'était utile, c'était tout ce que je voulais.

Bientôt j'appris que les jésuites s'opposaient à ce qu'on me donnât ce privilége de théâtre qu'ils ont depuis laissé accorder à M. Alexandre Dumas ; j'allai au ministère voir les chefs que cette affaire concernait.—Ils me déclarèrent que j'avais de puissants ennemis. Je devinai qu'il s'agissait des jésuites. Il y avait donc encore des jésuites en France ! et cependant M. Eugène Sue avait fait *le Juif-Errant.*

Paris n'était plus tenable pour moi. Je trouvai un Anglais qui m'assura qu'il n'y avait pas de jésuites en Angleterre. Je consentis à partir avec lui.

IV

Voyages. — L'Angleterre. — L'Italie. — L'Espagne. — Partout des jésuites. — Voltaire. — Dujarrier. — Je redébute à Paris. — Fiasco fleuri. — Théophile Gautier. — Je veux devenir la Providence de la littérature française. — Emile de Girardin. — Affaire Beauvallon.

Vous dirai-je mes impressions de voyage ? je risquerais trop de n'être pas aussi amusante que l'illustre ami de

M. le duc de Montpensier. Vous savez, du reste, aussi bien que moi, que Londres n'est qu'une grande fabrique enfumée, où l'on ne rencontre guère que des ouvriers stupéfiés par le charbon de terre, et des gentilshommes enivrés de Porto et d'eau-de-vie. J'y dansai devant quelques-uns de ces gentilshommes; ils poussèrent des gloussements d'admiration; mais je crois que le vin était pour autant au moins que ma danse dans leur enthousiasme brutal.

J'allai en Espagne. Je revis ma patrie avec plaisir; mais elle ne sembla pas trop s'émouvoir de ma présence. On refusa de me laisser débuter à Madrid, ce qui ne m'étonna pas, attendu qu'il n'y a nulle part plus de jésuites que dans la capitale des Espagnes. Je poussai jusqu'à Cadix, pour avoir enfin des nouvelles de mes parents, à qui j'avais écrit vingt lettres sans recevoir de réponse; j'appris qu'après mon départ, ils s'en étaient allés au Maroc, où ils n'avaient pas fait de bonnes affaires, et où ils étaient morts peu de mois après. Ils avaient sans doute rencontré là encore des jésuites qui avaient achevé de les ruiner.

Je traversai l'Italie, la terre promise des jésuites, bien plutôt que le pays des arts. On pense bien que je ne voulus pas séjourner longtemps dans cette contrée, toute émaillée de robes noires, et que je ne partageai pas l'admiration banale qu'inspire au vulgaire la patrie de mes ennemis!...

Enfin, je revins à Paris; il me semblait que j'y avais vu moins de jésuites qu'ailleurs. Mon Anglais retourna dans son Albion, et je m'occupai de nouveau de mes projets de théâtre. Je sentais qu'avec un peu d'adresse, je pourrais dominer, et faire agir le journalisme. Il s'agissait donc pour moi de donner à cette puissance assez de courage et de force pour vaincre le jésuitisme. Ah! si j'avais eu Voltaire pour me seconder !...

Au lieu de Voltaire, je trouvai Dujarrier. On a beaucoup médit de cet homme supérieur, et l'on a eu tort. Dujarrier comprit mes projets et il essaya de les mener à bonne fin; il me fit, en attendant mieux, redébuter à la Porte-Saint-Martin. C'était par le peuple qu'il voulait commencer la révolution chorégraphique à laquelle tendaient tous mes efforts. Le peuple ne me comprit pas mieux que les dandys; cependant je fus couverte de bouquets à la fin de la représentation. Je crois que ce ne fut pas le peuple qui me les jeta; son admiration a un langage moins fleuri.

Après ce second fiasco, il me fallut bien renoncer à convertir les Parisiens. Je voyais d'ailleurs que Dujarrier lui-même ne comprenait pas ma danse; il avait seulement la complaisance de feindre l'enthousiasme. Théophile Gautier, qui écrivait dans *la Presse*, que dirigeait Dujarrier, me combla d'éloges; mais il ne me comprenait pas non plus. Tous deux exprimaient devant moi leur admiration pour le talent de Carlotta Grisi, quoiqu'ils ne doutassent pas de

l'impatience qu'elle me causait. Tout homme qui fait quelque cas de la danse de Carlotta est indigne de m'admirer. Vous me direz qu'à ce compte-là j'aurai contre moi toute l'Europe; je le sais bien; mais cela m'est égal; il me reste pour moi le roi de Bavière!

Repoussé dans le domaine de la danse, je songeai à la tragédie; mais Mlle Rachel m'effrayait; — à la comédie, mais le souvenir de Mlle Mars était encore trop présent; — à la littérature, mais j'avais peur de Georges Sand. Je me dis cependant qu'à défaut de livres, je pourrais faire quelque chose pour ces pauvres écrivains français auxquels je m'intéressais, et j'inspirai à Dujarrier l'idée d'une librairie centrale qui aurait détruit la contrefaçon et rappelé la prospérité dans cette malheureuse littérature. Dans cette affaire, Dujarrier me comprit; il dit que je voulais devenir la protectrice des lettres françaises, et il se montra disposé à me seconder.

A cet effet, il me mit en pourparlers avec Emile de Girardin à qui j'expliquai le plan combiné avec Dujarrier. J'essayai d'exercer sur cet homme à l'œil hagard, au teint blême, mon ascendant de fascination; je ne réussis point. Son regard se dérobait à chaque instant; c'est tout au plus si l'œil d'un *lion* pourrait fasciner un tel homme.

Je dois avouer, du reste, quoiqu'il vive encore, que je n'ai jamais vu avec plaisir ses rapports avec Dujarrier. Girardin n'était pas homme à servir franchement la littérature je l'ai entendu parler d'écrivains qui valent cent

fois plus que lui, avec un dédain du plus mauvais augure. D'ailleurs, je savais qu'il *enjésuitiquait* son journal, et cela aurait suffi pour provoquer ma répugnance.

Néanmoins, Dujarrier conduisait le projet à bien et j'allais devenir bientôt la reine des lettres, comme il disait, lorsque lui arriva la malheureuse affaire où il fut tué par Beauvallon. Quel malheur que les mœurs de notre société soient si singulières! Pourquoi ne me fut-il pas permis de me battre à sa place! les choses se seraient passées autrement. Et pourtant, c'est en partie à cause de mo que Dujarrier s'est décidé à se battre; il me savait courageuse, et ce baptême de duel qu'il voulait avoir, il n'y tenait que pour se montrer digne de moi! !

Je passe sous silence les détails du procès de Rouen; on a écrit et dit tant de choses à ce sujet que le public doit en savoir assez. Je me tais également sur l'action que j'ai intentée aux exécuteurs testamentaires de Dujarrier. Il s'agit d'une misère de quelques mille francs dont je ne m'occupai que par égard pour la volonté et pour la mémoire du testateur. Son ombre m'en sera reconnaissante.

V

J'allume mes lanternes pour chercher un homme! — Véron. — Le roi de Bavière. — Les jésuites. — Le sort que je leur réserve.

Le temps que j'ai passé à Paris, depuis la mort de Du-

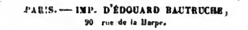
jarrier fut pour moi pour ainsi dire du temps perdu. J'étais comme un Diogène femelle; seulement, ponr chercher un homme, l'homme que je pourrais amener à faire de grandes choses, à force de faiblesse, moi j'avais deux lanternes, mes deux yeux. Je n'en réussis pas mieux pour cela. Aucun ne me parut capable d'exécuter l'entreprise conçue par moi et Dujarrier. Ceux à qui j'en parlai me rirent an nez.

J'aurais voulu essayer d'atteler Véron à cette idée, et par ce moyen de lui faire achever les Jésuites qu'il avait déjà entamés. Mais Véron est un homme très-fort, qui a surtout la vanité de ne vonloir se laisser diriger par personne. Il prétend se servir de sa fortune, comme j'ai prétendu me servir de ma beauté, pour régner et dominer. Du haut de son sac d'écus, il regarde en pitié tout le monde. Véron, par la puissance de l'orgueil et l'ambition de l'ascendant, serait presqne digne d'être........ une femme comme moi.

Il m'a fallu venir à Munich ponr trouver l'homme que je cherchais. J'ai déjà réussi à me venger des jésuites qui ont voulu me persécuter encore ici. Qu'ils prennent garde; s'ils me poussent à bout, je ferai de ce prince dont j'espère devenir l'Egérie, non pas un législateur comme Numa, mais un conquérant qui réunira sous notre domination toute l'Allemagne pour en faire un seul royaume. Les Jésuites en seront chassés. Ensuite nous traiterons de pnissance puissance avec les autres États du globe pour les

faire mettre au ban de l'humanité tout entière. Au besoin, nous irons porter la guerre, ce fléau que je déplore, mais dont je saurai me servir s'il le faut, dans toutes les contrées qui leur donneront asile, et nous mettrons tout à feu et à sang, jusqu'à ce que nous ayons exterminé le dernier des membres de la compagnie de Jésus.

Ils verront comme Lola Montès Umbro Sos saura, tout en se vengeant, sauver peut-être l'humanité !


PARIS. — IMP. D'ÉDOUARD BAUTRUCHE,
90 rue de la Harpe.

Digitized by Google